

Pour une typologie des faux-amis en français et en espagnol

Mari Carmen Jorge Chaparro

Universidad de Zaragoza

mjorge@unizar.es

Resumen

Cuando se comparan dos lenguas una reconstrucción semántica permite comprobar la divergencia de sentido de ciertos términos con un origen común. Es el caso de los denominados falsos amigos. En este estudio establezco una tipología que compara ciertos casos representativos en francés y en español analizando el grado de proximidad que existe entre ellos, desde el punto de vista etimológico y del contenido significativo.

Palabras clave: comparatismo; semántica; polisemia; falsos amigos; comunicación.

Abstract

When two languages are compared a semantic reconstruction comes to show the difference in sense of certain terms with a common origin. That is the case with false friends. In this study I establish a typology that compares certain representative cases in French and in Spanish analyzing the degree of proximity between them, from the point of view of etymology and that of meaning.

Key words: comparatism; semantics; polysemy; false friends; communication.

0. Introduction

Dans cette étude on propose une typologie de certains faux-amis en français et en espagnol et une analyse des connexions qui s'établissent entre eux, du point de vue étymologique et du contenu significatif. On va accorder une place importante au cas particulier des termes polysémiques, dans la mesure où certaines de leurs valeurs pourront ne pas coïncider dans les deux langues. L'analyse du corpus se situe dans une perspective diachronique et comparée. Premièrement on va délimiter le contenu du terme faux-amis, qui s'est imposée dans la littérature. Ensuite, on établira les bases théoriques qui vont nous permettre de comparer ces deux phénomènes: on parlera de

* Artículo recibido el 23/03/2011, evaluado el 20/04/2011, aceptado el 26/10/2011.

la polysémie et on fera référence à des auteurs comme Michel Bréal (1913), qui en a parlé pour la première fois, et à André Martinet (1989), qui met en relation ce phénomène avec celui de l'évolution et des changements des langues, dont il ne serait qu'une conséquence.

Le terme *faux-amis* s'emploie fréquemment, mais il n'y a pas toujours unanimité en ce qui concerne le type d'unités auxquelles on fait référence avec cette dénomination. Ce terme s'est imposé dans la littérature, non pas seulement en France, mais aussi dans d'autres pays: «L'anglais utilise le terme *deceptive cognate*, c'est-à-dire, ressemblance trompeuse» (Maillot, 1997: 56).

Dans son *Dictionnaire de Linguistique*, Georges Mounin (1974) dit que le terme *faux-amis*, employé pour la première fois par Maxime Koessler et Jules Darocquigny, désigne des mots d'étymologie et de forme semblables mais de sens partiellement ou totalement différents.

Robert Galisson et Daniel Coste (1976: 217-218) dans leur *Dictionnaire de didactique des langues* affirment que Koessler et Darocquigny (1928) et Vinay et Darbelnet (1963) définissent les faux amis comme des «mots qui se correspondent d'une langue à l'autre par l'étymologie et par la forme, mais qui ayant évolué au sein de deux langues différentes et, partant, de deux civilisations différentes, ont pris des sens différents». Ils les classent en trois types:

- Ceux qui se distinguent par des différences de sens et qu'ils appellent «faux amis sémantiques», comme c'est le cas de l'anglais *antiquary* qui signifie «amateur des choses anciennes», plutôt que «antiquaire».
- Ceux qui ont à peu près le même sens mais qui sont séparés par des différences d'ordre stylistique, c'est-à-dire se rapportant à des valeurs intellectuelles ou affectives (péjoratives, laudatives ou neutres). C'est le cas de l'anglais *belligerent* dont l'équivalent intellectuel en français est *belligérant* et l'équivalent affectif *belliqueux*.
- Ceux dont les structures soit lexicales (mots composés ou dérivés) soit syntaxiques n'ont pas le sens que l'analyse de leurs éléments semblerait indiquer, bien que ces éléments pris séparément ne sont pas eux-mêmes des faux amis sémantiques ou stylistiques et qu'ils appellent «faux amis de structure». Par exemple, *pine-apple* semble appeler l'équivalence avec *pomme de pin* mais il veut dire *ananas*¹.

Jean Maillot (1997: 57) définit les faux-amis comme «des termes de langues différentes, d'origine identique, de forme identique ou suffisamment proche [...] mais avec des sens différents».

¹ Un exemple parallèle en français et en espagnol serait le cas de *pomme de terre* qui ne correspond pas à *manzana de tierra* mais à *patata*.

Jesús Cantera (1998: 7), dans son introduction au *Diccionario francés-español de falsos amigos* ajoute les dénominations *mots sosies* et *mots pervers*, que certains utilisent aussi. Il affirme que la définition de Jean Maillot est une des plus complètes et explicites, mais quand il donne sa propre définition il ajoute un élément qui marque la différence. Il dit: «il s'agit de termes d'origine et/ou d'aspect identique, mais de signification totale ou partiellement différente».

Pour Jesús Cantera les faux-amis partiels sont des termes polysémiques dans une langue ou bien dans les deux et dont les sens ne coïncident que partiellement. La casuistique qu'il présente est variée. Pour n'en citer que deux exemples voici ceux de *boutique* et *chalet*. Ainsi le mot *boutique* du français appartient au vocabulaire général mais le terme espagnol est d'emploi plus restreint et il s'utilise pour un certain type d'établissement, généralement petit, spécialisé, bien décoré, etc. À l'inverse, le terme espagnol *chalet* ou *chalé* a un sens plus large que celui du français et il serait polysémique: maison à la montagne, maison à la campagne, maison isolée (Cantera, 1998: 6).

Il signale que le phénomène des faux-amis pose des problèmes pour la traduction (équivalences de termes, de notions, etc.) et il donne quelques exemples de traductions incorrectes, dues à la confusion de certains mots proches en français et en espagnol (Cantera, 1998: 9-10):

Au moment de la guerre d'Alger, en 1956 certains moyens de communication espagnols ont parlé de «Comités de Salud Pública» pour traduire «Comités de Salut Publique», étant donné que *salut* peut correspondre à *salud* et à *salvación*, celle-ci étant l'acception du terme dans le contexte cité.

Il commente aussi que surtout à partir des événements du mai 68 on a commencé à utiliser en espagnol le gallicisme *contestación* au lieu d'*oposición*. Même actuellement on continue d'employer, dans le langage commercial et administratif la formule *en caso de contestación* au lieu de dire *en caso de desavenencia o discrepancia*. Ou qu'un journaliste français affirmait dans un article apparu dans une revue française que « dans presque toutes les villes espagnoles importantes il y avait *un camp de déportés* (*campo de deportados*, en espagnol), traduction incorrecte de *campo de deportes*».

Et finalement il cite certaines traductions incorrectes de textes littéraires, par exemple le titre de l'ouvrage de Balzac *Le Médecin de campagne* a été traduit par *El Médico de campaña*, au lieu de traduire *El Médico rural* (ou *El Médico de pueblo*).

Louis Dupont (1961: 10) cite d'autres exemples de traduction incorrecte, tels que: *arrogante-arrogant* ou *petulante-pétulent*. Il affirme que «partant de sa langue, l'Espagnol dira *botanique* (substantif) [...], *électriciste*, le Français *botanista* [...], *electriciano* ...».

Jean Maillot, 1997: 71) cite Henri Veslot et Jules Blanchet qui parlent de «mots-sosies» dans l'ouvrage *Les traquenards de la version anglaise* (1922). Ils parlent

aussi de l'aspect stylistique où interviennent plutôt les notions de niveau de langue et de connotation et des faux-amis de structure, en ce qui concerne l'aspect phraséologique.

Les paronymes sont des termes de forme proche mais avec un sens différent, à l'intérieur d'une langue donnée; «ce seraient des faux-amis internes» (Maillot, 1997: 74), des formes d'une même langue, avec la même racine et des formes suffisamment proches pour être considérées comme équivalentes, mais qui ont des sens différents. Ces mots se distinguent généralement par le suffixe, plus rarement par le préfixe. Maillot (1997: 75) donne les exemples suivants: *prolongation* (sens temporel) et *prolongement* (sens spatial), *renoncement* (état d'esprit) et *renonciation* (action). Quelquefois les paronymes se groupent en plus de deux termes: *relevage*, *relèvement*, *relève* et *relevé* (Maillot, 1997: 76).

Du point de vue synchronique et comparé on constate que pour deux langues apparentées génétiquement on peut observer des processus de divergence, par exemple en ce qui concerne la différenciation, du point de vue du sens, de deux mots qui ont une origine commune. Ce serait le cas de certains faux-amis en français et en espagnol. La polysémie serait à la base, dans certains cas, de ce phénomène.

En ce qui concerne le phénomène de la polysémie, Michel Bréal (1913: 145) en a parlé pour la première fois dans son *Essai de sémantique*, dans les termes suivants: «[...] les mots sont placés chaque fois dans un milieu qui en détermine d'avance leur valeur».

Dans le chapitre XI («Élargissement du sens») il parle des circonstances qui favorisent l'extension du sens de certains termes. Entre les exemples qu'il cite on peut trouver celui du latin *pecunia*, qui désignait en premier lieu la richesse mesurée en têtes de bétail et qui a fini par désigner n'importe quel type de richesse. Il oppose la métaphore, qu'il considère comme la perception instantanée d'une certaine ressemblance entre deux objets, à ce type d'élargissement du sens, plus lent: «Les gens continuaient d'utiliser le terme *pecunia* à un moment où la fortune du citoyen ne se mesurait plus de la même manière qu'à l'origine» (Bréal, 1913: 118-119).

Dans le chapitre XIV, consacré à la polysémie, il affirme que le langage possède ses propres lois, mais qu'il reçoit en plus des influences extérieures qui échappent à toute classification et que le nouveau sens d'un terme ne déplace pas l'ancien, mais qu'ils existent simultanément: «Nous appellerons ce phénomène de multiplication la polysémie, à partir du grec *polys* ('nombreux') y *semeion* ('signification')» (Bréal, 1913: 144). C'est le contexte qui en détermine la valeur et empêche l'ambiguïté.

Michel Bréal fait référence aussi à une polysémie indirecte ou de deuxième degré dans le cas de l'adjectif latin *maturus*, qui signifiait 'matinal'. Ainsi, *lux matura* était la lumière de l'aube, *aetas matura* était l'adolescence. Après, appliqué aux produits de la nature, *maturare* a acquis la valeur de 'mûrir', et comme on ne mûrit

qu'avec le temps l'adjectif *maturus*, influencé par le verbe, a fini par signifier 'sage, réfléchi', cette acception étant pratiquement la contraire de celle qu'il avait à l'origine (Bréal, 1913: 148 -150).

Dans le chapitre XV il expose qu'une des causes possibles de la polysémie serait la réduction, c'est-à-dire que des deux termes primitivement associés l'un peut être supprimé et celui qui reste peut changer de sens. Ce serait le cas du verbe latin *defendere* qui signifiait à l'origine 'écarter', dans des structures du type *defendere ignem a tectis, defendere hostes ab urbe*. Par réduction on a commencé à dire *defendere urbem* ou *defendere domos*, pour arriver au sens actuel de 'prendre la défense' (Bréal, 1913: 151-153, 148).

D'après Stephen Ullmann la polysémie implique d'importantes conséquences d'ordre diachronique, puisque les mots peuvent acquérir de nouvelles acceptions sans perdre pour autant le sens primitif. Cette possibilité n'a pas de parallélisme dans le domaine des sons. Du point de vue synchronique l'importance du phénomène est considérable puisqu'il affecte l'économie du langage: «La polysémie permet de tirer parti du potentiel des mots en leur accordant des sens différents, mais avec le risque de l'ambiguïté» (Ullmann, 1952: 198).

Ullmann fait référence à quatre sources principales de la polysémie: la déviation de sens, les expressions figurées, l'étymologie populaire et les influences étrangères. En ce qui concerne la première il affirme que l'étude du contexte et du sens des mots révèle que le signifié n'est pas toujours complètement uniforme et que «même les mots simples et concrets auront des aspects divers selon les situations où ils figurent» (Ullmann, 1952: 200). Cela implique l'existence de nuances différentes pour un même sens qui, si elles se développent en des sens différents, peuvent s'éloigner les unes des autres et devenir des acceptions différentes. La fréquence d'emploi d'un terme serait en rapport avec les divergences de sens et le contexte suffirait en général pour déterminer le sens de chaque terme. Il signale que «étant donné la fréquence de la polysémie, on est presque surpris de voir qu'elle compromette si peu le fonctionnement du langage. C'est le contexte qui obvie normalement à toute possibilité d'équivoque» (Ullmann, 1952: 207).

La polysémie implique que deux termes peuvent être des faux-amis dans une acception et non pas dans une autre. Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet les appellent «faux-amis partiels», étant pour eux les plus nombreux (Maillot, 1997: 57).

En relation avec la polysémie, et cette possibilité de multiplicité des sens d'un mot, on peut signaler que quand on compare les langues il faut nécessairement avoir recours à une reconstruction sémantique et rechercher les notions qui correspondent aux unités linguistiques. Ainsi, si on part d'une analyse en diachronie on peut trouver des mots qui se sont conservés dans une langue avec une valeur différente de celle qu'ils avaient dans la langue d'origine. Ainsi, par exemple, le terme *abbé* provient du

latin ecclésiastique, à travers le grec où il avait le sens de ‘père de famille’, mais il a en français la valeur de ‘chef d’une communauté religieuse’.

En ce qui concerne les théories d’André Martinet, qui met en relation le phénomène de la polysémie avec celui de l’évolution et des changements des langues, il affirme que la langue n’est pas un produit fini mais une activité, un procès. Cette idée est héritée de Humboldt qui a dit que la langue n’est pas un *ergon*, c’est-à-dire un produit, mais une *energeia*, c’est-à-dire une énergie, quelque chose qu’il faut concevoir dans son déroulement (Martinet, 1989: 26 et ss.).

Tous ceux qui ont réfléchi à ce que sont le langage et les langues se sont heurtés à la contradiction qui semble résulter du fait qu’une langue change sans jamais cesser de fonctionner pour la communication. Selon Martinet (1989: 40 et ss.), on a cru pouvoir résoudre la contradiction en faisant valoir que la langue change si lentement, si graduellement que l’évolution ne saurait affecter la compréhension. Ce qui n’est pas faux, mais qui ne va pas au cœur du problème. En réalité si les locuteurs ne se trouvent guère face à face avec ce qui pourrait leur paraître un changement de la langue qu’ils parlent, c’est que le changement ne leur est pas imposé de l’extérieur, mais qu’ils en sont eux-mêmes les agents inconscients (Martinet, 1989: 40). À partir de là, Martinet énonce le principe général: «Une langue change parce qu’elle fonctionne» (Martinet, 1989: 31) La polysémie serait une condition *sine qua non* de l’utilisation du langage humain: celui-ci doit permettre de communiquer une infinité d’expériences différentes au moyen d’un vocabulaire limité.

On peut constater que dans des langues comme le français ou l’espagnol les relations entre signifiant et signifié ne sont pas toujours univoques. En ce sens l’homonymie et la polysémie constituent deux exemples de signification multiple: à un même signifiant correspondent deux ou plusieurs signifiés différents.

L’idéal serait que toute unité de sens ait toujours la même forme et que cette forme soit distincte de celle de toutes les autres unités significatives de la langue: «Or, on sait que cet idéal n’est pleinement atteint nulle part» (Martinet, 1989: 133). Mais les contextes permettent d’éviter l’ambiguïté.

Lorsqu’on aborde le domaine des unités significatives ce qui est important est leur individualité et leur identité sur le plan significatif. Il convient donc de se dégager de la conception du signe selon laquelle signifiant et signifié sont mis sur le même plan: «Le signifiant est là pour manifester le signifié [...] le signifié est une fin et le signifiant un moyen» (Martinet, 1989: 54).

Martinet affirme que, dans le cas de *table*, par exemple, on peut entrevoir les conditions qui ont fait dériver toutes ces significations d’une seule et même valeur primitive (meuble, liste de titres, formules arithmétiques...): «Mais pour beaucoup d’usagers il n’y aura que des homonymes qu’ils pourront utiliser toute leur vie sans jamais s’aviser de les rapprocher» (Martinet, 1989: 133-134).

La chose est si vraie que, dans certains cas, les étymologistes eux-mêmes ne savent si certaines identités formelles sont dues au hasard, avec le secours de ce qu'on appelle l'attraction paronymique –c'est-à-dire le fait d'identifier complètement des formes au départ peu différentes dont l'une est un peu rare– ou si elles résultent d'une expansion polysémique: «C'est ce qui se passe, en français, avec *fraise*, avec quatre ou cinq sens différents et plusieurs étymologies douteuses» (Martinet, 1989: 134).

En ce qui concerne mon analyse, je compare certains termes considérés comme des faux-amis en français et en espagnol et j'établis une typologie de cas qui situe ces possibles faux-amis dans des niveaux différents; j'ai choisi certains exemples que j'ai considérés représentatifs et j'analyse, dans une perspective historique, quel est le degré de proximité qu'il y a entre eux, du point de vue de l'étymologie et du contenu significatif.

1. Termes qui ont la même étymologie dans les deux langues

1.1. Certains termes présentent des sens proches

Un cas intéressant est celui d'*ancien* et *anciano*. L'espagnol *anciano* s'emploie presque exclusivement comme substantif², pour faire référence à une personne d'un âge très avancé et il correspond à *vieux, personne âgée*. *Ancien* s'emploie comme adjectif principalement, étant l'équivalent de l'espagnol *antiguo*. Dans les deux cas l'origine est le latin **antianus*³.

On peut commenter aussi le cas de *sombre* et *sombra*. *Sombre* dérive très probablement d'un ancien verbe **sombrier*, 'faire de l'ombre', à partir du bas latin *subumbrare*, comme l'espagnol *sombra* (*ombre*) tiré du verbe *sombrar*, de même sens et de même origine. *Sombre* correspond à *sombrío, oscuro, tenebroso*. *Ombre* dérive de *umbra*, avec des sens tout à fait proches. En latin *umbra* signifiait, à part 'ombre', 'l'âme d'un défunt, un spectre ou fantôme', 'apparence', etc. De là qu'en mythologie, par une dérivation du sens, *le sombre empire, les sombres rivages* étaient 'l'enfer'.

En espagnol on a des dérivés tantôt avec la base romane *omb-* tantôt avec la base culte latine *umb-*, par exemple: *ombría*, substantif ('partie sombre d'un terrain'); *umbrío, -a*, adjectif dont le féminin fonctionne aussi comme substantif; *umbroso* (*ombreux*).

1.2. Certains termes ont des sens différents

Le premier exemple que je propose est celui de *discuter* et *discutir*; ils proviennent de la même forme latine *discutere* qui signifiait 'secouer, rompre' et aussi

² Les références aux sens actuels des mots espagnols et français sont extraites des dictionnaires de la RAE et de Robert et García-Pelayo.

³ Les références étymologiques sont extraites des dictionnaires de Corominas et de Bloch et Wartburg.

‘séparer, examiner’. En bas latin il avait le sens de ‘discuter’. Dans les dictionnaires du français, *discuter* a tout d’abord comme sens dominant dans les emplois les plus courants, celui de ‘examiner quelque chose par un débat, en étudiant le pour et le contre’, ‘parler avec d’autres en échangeant des idées, des arguments sur un même sujet’ et il correspond à l’espagnol *hablar*; mais il a aussi des sens qui le rapprochent de la forme espagnole *discutir*: ‘mettre en question, considérer comme peu certain, peu fondé’ (synonyme de *contester*, *douter*). Il est intéressant de constater que *disputer* avait à l’origine les sens que la forme *discuter* possède actuellement, dans ses emplois les plus courants: ‘discuter, examiner, exposer’. Les sens de ‘rivaliser’, ‘quereller’, qu’il peut avoir en français et que la forme espagnole équivalente a dans ses emplois les plus courants sont postérieurs.

On peut commenter aussi le cas de *pourtant* et *por (lo) tanto*. *Pourtant* apparaît vers la fin du XVI^e à partir de *pour* (<lat. class. *pro*) et *tant* (<lat. *tantum*). La même origine a *por (lo) tanto* en espagnol. Mais *pourtant* correspond à *sin embargo* et *por lo tanto* à *par conséquent*. Des deux formes, l’espagnole est celle qui conserve une valeur plus proche de celle que les mots d’origine possédaient.

Et finalement on pourrait faire référence à *quitter* et *quitar*. *Quitter* est emprunté du latin juridique du moyen âge *quitare*, dont le sens est encore usité (‘libérer d’une obligation’); il apparaît dans le dictionnaire avec la mention «vieux». Il a signifié très tôt en latin, avec un sens figuré, ‘se séparer de quelqu’un’. *Quitare* provient de l’adjectif classique *quietus*, participe passé de *quiesco*. Dans les langues voisines, comme l’espagnol, le terme est emprunté du français. Les traductions de *quitter* dans les dictionnaires bilingues sont *dejar*, *abandonar*, etc. et sous la forme pronominale *separarse*. *Quitar* correspond à *enlever*, *ôter*.

2. Termes qui ont une étymologie différente dans les deux langues

2.1. Certains termes sont homographes

On peut citer les cas de *sol*, *dos* et *salir*. Le français *sol*, emprunté au latin *solum*, correspond à l’espagnol *suelo*. L’espagnol *sol*, du latin *sol*, *solis*, correspond au français *soleil*, qui lui provient du latin populaire **soliculus*, élargissement du latin classique *sol*.

Le français *dos*, du latin populaire *dossum* (à partir du classique *dorsum*) qui désignait surtout la croupe des animaux, a complètement éliminé le mot *tergus*. La forme classique est à l’origine de l’espagnol *dorso* (revers ou dos de quelque chose). Mais *dos* correspond à *espalda*. L’espagnol *dos* provient du latin *duo* (accusatif *duos*) et il correspond à *deux*.

Salir en français s’est formé à partir de *sale* qui est un dérivé du francique **salo* qui signifiait ‘trouble, terne’. Il correspond à l’espagnol *ensuciar*. *Salir* en espagnol, à partir du latin *salire* qui signifiait ‘sauter, jaillir’, correspond à *sortir*.

2.2. Certains termes présentent des graphies différentes

On peut commenter le cas de *bâtir* et *batir*. Le premier correspond à l'espagnol *edificar, construir, hilvanar*. Il a été introduit à partir de 1100 au sens de 'assembler les pièces d'un vêtement qui a été taillé' à partir du francique **bastjan* (de l'ancien haut allemand). Le verbe germanique a été employé dès le XI^e siècle au sens de 'construire des fortifications tressées à l'aide de poteaux autour d'un château'. De là le sens de 'élever une maison'. *Batir*, qui correspond au français *battre, abattre*, provient du latin *batuere* et le premier sens qui apparaît dans le *DRAE* est celui de 'battre pour détruire...jeter par terre un mur, un bâtiment...'

3. Termes polysémiques dans l'une des deux langues

3.1. Pour certains termes polysémiques en français un sens au moins coïncide avec l'espagnol

Abattre correspond à plusieurs termes espagnols: *derribar, talar, abatir, debilitar*. Dans le *DRAE* l'entrée *abatir* présente les sens suivants: «1. Derribar, derrocar, echar por tierra. 2. Hacer que algo caiga o descienda. *Abatir las velas de una embarcación*. 3. Inclinar, tumbar, poner tendido lo que estaba vertical. *Abatir los palos de un buque, la chimenea de un vapor*. 4. Humillar. 5. Hacer perder el ánimo, las fuerzas, el vigor». On pourrait considérer que *abatir* est un terme utilisé dans un registre plus soutenu et qu'il est remplaçable par l'un des termes cités en dépendant du contexte. Les deux termes, français et espagnol, proviennent du latin populaire **abbattuere*, comparatif de *battuere*, avec le préfixe *ad* exprimant ici l'action parvenue à son terme.

Un autre exemple intéressant est celui de *propre* qui correspond aux adjectifs espagnols *propio* et *limpio*. Voyons le mécanisme d'apparition de cette valeur polysémique en français. *Propre* a été emprunté au latin *proprius*, 'qui appartient en propre', d'où se sont développés les sens du français: 'qui a les qualités nécessaires pour quelque chose' (au XV^e siècle), puis 'convenablement arrangé' (au XVI^e siècle, sens aujourd'hui disparu) et 'net', par opposition à *sale*, qui date du milieu du XVII^e siècle.

En espagnol *limpio* provient du latin *limpidus*, qui donne *límpido*, comme cultisme, utilisé dans le langage poétique, avec les sens de: 'limpio, terso, puro, sin mancha' et *limpide* en français. La valeur de ce terme espagnol coïncide avec une des valeurs du terme français; pour l'autre, on parlerait de faux-amis.

3.2. Pour certains termes polysémiques en espagnol un sens au moins coïncide avec le français.

On peut commenter le cas de *labor* en espagnol qui correspond en français à: *travail, labour, ouvrage (de dame)*. Le latin *laborare*, qui avait le sens de 'se donner la peine, travailler', a été pris de bonne heure en français pour le travail de la terre, au détriment du verbe *arer* (du latin *arare*), usuel jusqu'au XVI^e siècle. Il donne en espagnol *labrar*; mais le substantif *labor* a acquis un sens plus général, contrairement à ce qui arrive pour le verbe en français.

Un cas particulier dans ce groupe est celui de *real* en espagnol qui correspond à deux formes différentes en français: *réel* et *royal*. Du point de vue synchronique on pourrait considérer qu'il s'agit d'un terme polysémique en espagnol mais une étude étymologique nous montre deux origines différentes: 1. À partir du latin *res-rei*, 'qui a une existence vraie et effective'; 2. À partir du latin *regalis*, 'qui appartient au roi ou à la royauté'⁴.

4. Cas particuliers

Un cas particulier est celui d'*affamé*. Du latin populaire *affamare*, à partir de *fames* ('faim'), correspond en espagnol à: *hambriento*, *ansioso*, *sediento*. *Afamado*, à partir de *fama* correspond en français à: *renommé*, *réputé*. Mais on trouve un point de connexion intéressant entre les deux formes, puisque le *DRAE* nous présente une acception de *afamado* qui s'emploie aux Asturies (en désuétude dans le reste de l'Espagne) et qui correspond justement à *affamé* ('qui a faim').

Un autre cas intéressant est celui de *casar* en espagnol qui est proche formellement de *caser* et même de *casser*. Dans le premier cas on trouve un point de connexion entre les deux langues, du point de vue de l'étymologie, mais non pas du point de vue du sens, dans ses emplois courants dans les deux langues qui nous occupent. *Casar* provient de *casa* ('maison'), et correspond à *marier* et aussi à 'faire correspondre', 'joindre'. *Caser* s'est formé à partir de *case* et ce terme provient à son tour du latin *casa*. Il signifie 'ranger, placer' et correspond à *colocar* en espagnol.

On peut commenter aussi un cas particulier d'interconnexion entre les deux mots espagnols *cigala* et *cigarra* qui proviennent de la même forme latine *cicala* à partir du latin classique *cicada*, qui correspond curieusement à *cigarra*. Le mot espagnol *cigala* aurait un faux-ami français, *cigale* qui lui est traduit par *cigarra* en espagnol. Pourtant *cigala*, appelée aussi *cigarra de mar*, correspond en français à *langoustine*.

Finalement je cite un cas de chiasme, celui de *sable* et *sabre* en français qui correspondent à *arena* et *sable* respectivement en espagnol. Il y a donc un croisement et le terme *sable* en français ne correspond pas du point de vue du contenu significatif à son équivalent formel espagnol.

5. Conclusions

La langue n'est pas un produit fini mais une activité, un procès. Une langue change constamment sans jamais cesser de fonctionner. Pourtant un phénomène

⁴ Les limites entre la polysémie et l'homonymie ne sont pas toujours tout à fait claires. *Voler*, par exemple, représente le cas contraire : du point de vue diachronique il n'y a qu'une étymologie, mais synchroniquement les locuteurs les perçoivent comme étant deux termes tout à fait différents, donc homonymes. Cette question a été traitée par Satoshi Ikeda (1994).

comme la polysémie pourrait compromettre la communication à l'intérieur d'une langue.

Quand on compare deux langues on constate l'existence de phénomènes comme celui des faux-amis; ce seraient des mots proches ou identiques formellement mais avec des sens différents. Cette dénomination fait référence fréquemment à des termes qui présentent une casuistique variée. Et, comme affirme Juan Manuel Pérez Velasco (2003: 142), «casi todos los trabajos que mencionan el fenómeno parecen ceñirse al ámbito de la didáctica y la traducción».

Cette étude permet de trouver, à partir de quelques exemples représentatifs, quel est le lien exact entre ces termes français et espagnols, du point de vue étymologique mais aussi du point de vue de leur signification dans leurs emplois synchroniques.

Jean Maillot affirme que «c'est une erreur de considérer comme des faux-amis les termes dont l'identité graphique est purement fortuite» (Maillot, 1997: 85). Je coïncide avec cette affirmation et je propose de nuancer la question terminologique.

Les exemples cités dans ce travail pourraient être classés en deux grands groupes. Un premier groupe serait formé de termes qui ont des origines différentes dans les deux langues et dont la ressemblance ou identité est purement fortuite. Je propose de les appeler hétéronymes, c'est-à-dire des homonymes qui appartiennent à deux langues différentes, qui seraient normalement des homographes, plus rarement des homophones. C'est le cas de *dos* ou *sol* entre autres.

Un deuxième groupe serait formé de termes qui, ayant eu une origine commune, ont subi des divergences plus ou moins importantes, du point de vue du sens, dans l'une des deux langues comparées par rapport à l'autre. Je propose pour ces termes la dénomination polysèmes extralinguistiques parce que la multiplication polysémique se produit non pas à l'intérieur d'une seule langue mais dans un domaine linguistique extérieur à celle-ci où une deuxième langue est impliquée. Ce modèle peut s'élargir et la multiplication polysémique peut se produire aussi dans l'autre langue. Dans ce groupe on peut inclure des exemples tels que *ombre - sombra* ou *propre - propio, limpio*.

La casuistique est évidemment variée et on ne peut pas passer sous silence le commentaire de certains cas particuliers dont on a analysé quelques-uns dans cette étude.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLOCH, Oscar et Walther Von WARTBURG (2004): *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, P.U.F.
 BRÉAL, Michel (1913): *Essai de sémantique*. Paris, Hachette (1^e édition, 1897).

- CANTERA, Jesús (1998): *Diccionario francés-español de falsos amigos*. Universidad de Alicante.
- COROMINAS, Joan (1993): *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*. Madrid, Gredos.
- DUPONT, Louis (1961): *Les faux amis espagnols*. Paris, Minard.
- GALISSON, Robert et Daniel COSTE (1976): *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris, Hachette.
- GARCÍA-PELAYO Y GROS, Ramón et Jean TESTAS (1992): *Gran diccionario español-francés francés-español*. Paris, Larousse.
- IKEDA, Satoshi (1994): *Essai d'unification des valeurs du verbe « voler »*. Thèse de Doctorat. Paris, Sorbonne. Directeur de thèse: Bernard Pottier.
- Le Grand Robert de la langue française* (2001): Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Le Nouveau Petit Robert* (1994): Paris, Dictionnaires Le Robert.
- MAILLOT, Jean (1997): *La traducción científica y técnica*. Version espagnole de Julia Sevilla Muñoz. Madrid, Gredos.
- MARTINET, André (1989): *Fonction et dynamique des langues*. Paris, Armand Colin.
- MOUNIN, Georges (1974): *Dictionnaire de linguistique*. Paris, P.U.F.
- PÉREZ VELASCO, Juan Manuel (2003): « Falsos amigos francés-español. Una propuesta lexicográfica ». *Cuadernos de didáctica Ele 6* (Léxico, fraseología y falsos amigos), 141-151.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2001): *Diccionario de la lengua española*.
- ULLMANN, Stephen (1952): *Précis de sémantique française*. Berne, A. Francke.